

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 51

Artikel: Madelon
Autor: Doron, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219944>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ne paient pas place entière est trop souvent la cause.

Ce n'est plus l'âge de l'enfant qui lui donne droit à la gratuité : c'est la taille.

S'il a moins de 41 pouces de hauteur (calculés en centimètres), il est bon pour éviter à ses parents une dépense supplémentaire, car il est censé n'avoir pas dépassé cinq ans ; et là-bas, c'est l'âge de cinq ans qui marque la limite du droit aux places gratuites. Mais comment savoir, dans un tramway, dans un car de chemin de fer, qu'un enfant n'a que 41 pouces ?

Bien, simple. A l'intérieur du compartiment, sur la porte d'entrée, est tracée une ligne horizontale à 41 pouces de hauteur. Si le contrôleur a des doutes, il invite l'enfant à passer « à la toise », et le cas est jugé.

Salomon n'eût pas trouvé mieux.

IL Y A CENT ANS

Contre les rhumes. — Centurier Stiffel, descente d'Ouchy, a l'honneur de prévenir le public que son dépôt du sirop d'Hambure contre les rhumes, catarrhes et coqueluche, a été renouvelé en qualité fraîche ; il est inutile de faire l'éloge de ce sirop, il se recommande assez par les effets qu'il produit.

A la Bibliothèque cantonale. — Le Conseil d'Etat ayant fait construire une salle de lecture annexée à la Bibliothèque cantonale et destinée à rendre l'usage de cette Bibliothèque plus général et plus commode, le Bibliothécaire en chef prévient le public qu'à dater du 9 novembre cette salle sera ouverte à toutes les personnes qui voudront lire ou consulter les ouvrages de la Bibliothèque. Les jours et heures d'ouverture sont le mercredi, de 2 heures à 5, pendant les mois d'avril, mai, juin et juillet, et de 2 à 4 heures pendant les autres mois, en outre le vendredi de 9 à 1 heure. La Bibliothèque sera fermée pendant la première quinzaine du mois de septembre et la seconde quinzaine du mois d'octobre.

C. Monnard, professeur et bibliothécaire en chef.

Poulinte de pommes de terre, farine, grietz.

— La farine de pommes de terre cuites, dite poulinte, contient toute la substance de ce farineux, est souverainement alimentaire et plus savoureuse qu'aucune autre substance, il est mieux dans du bouillon, cinq minutes d'ébullition, et une pincée de sel en font une excellente purée, cuite au lait, une parfaite bouillie ; cette poulinte se recommande pour préparer très promptement à leurs enfants une bouillie bien supérieure à celle de tout autre farineux, et surtout plus saine. Ces farines renflent beaucoup, une forte cuillerée par personne suffit pour faire un potage à la purée au pain. La bonne cuisson et la parfaite dessiccation que cette poulinte a subie ayant détruit tout principe de fermentation, la simple précaution de la tenir dans un lieu sec suffit pour la conserver longtemps. Cette poulinte confectionnée avec le plus grand soin est renfermée très proprement dans des sacs d'une livre de Berne. Les prix sont : la farine à 5 crutz la livre, fleur de farine, et grietz à 7 crutz la livre. Chez Valier, rue de Bourg.

MOI !

*Parler sans art. Penser sans fard
Tout à ma guise, est ma devise.*

*Aller, venir. Rester, courir
Veiller, dormir. C'est mon plaisir.*

*Femme discrète, et joliette
Mais pas coquette, est mon désir.*

*Aux bonnes gens, amour extrême,
Guerre aux méchants, c'est mon système.*

*Mauvaise tête, le cœur honnête
C'est mon devoir.*

*Pour la patrie, donner ma vie,
C'est mon espoir.*

Rouget de Lisle.

L'art de prendre le train. — Les Anglais ont l'humour voyageuse. Ils naissent touristes. Le déplacement est, chez eux, une maladie nationale.

D'ailleurs, ils savent voyager, en prenant toutes leurs aises, auxquelles ils sacrifient, au besoin, celles des autres. Il faut reconnaître qu'ils sont débrouillards. Il n'y a pas comme eux pour savoir prendre le train, quand il faut, c'est-à-dire ni trop tôt ni trop tard, naturellement.

D'ailleurs, ils s'entraînent à cet exercice. Ne voit-il pas qu'ils ont imaginé d'en faire un passe-temps de vacances pour jeunes gens ?

Donc, dans les villégiatures anglaises, on joue à la « course au train ». C'est une distraction originale, sportive et éducatrice.

Voici comment on opère. Au bout d'une avenue, on fait construire un bâtiment sommaire, en planches, figurant une gare. Derrière, sont des voitures, des charrettes, des véhicules quelconques, figurant les wagons.

Les concurrents, jeunes gens et jeunes filles, se mettent en ligne à quelques centaines de mètres de là, avec une valise à la main, et le plaid sur le bras. A un coup de sifflet, qui représente celui que donnerait le chef de gare pour faire partir le train, tout le monde se précipite : il s'agit, en quelques secondes, d'arriver à la gare, de s'y engouffrer, de sauter en wagon, avant un second coup de sifflet représentant la mise en marche de la locomotive.

Il paraît que les jeunes gentlemen et les jeunes misses s'amusez follement à ce singulier jeu. Lorsqu'on « manque le train », on donne un gage. Et l'on est accablé de telles ironies que le lendemain on s'essouffle à prendre sa revanche. A la fin des vacances, tout le monde sait prendre le train au vol.

Où, mais le billet ?...

CONFUSION

ÉTAIT du temps du regretté préfet Falconnier. Ce digne magistrat avait dû se rendre dans une commune du Jura pour mettre d'accord la municipalité de l'endroit avec la série des devoirs qui lui incombaient. En attendant M. le préfet, les municipaux et le syndic (surnommé le Grand D., à cause de sa taille remarquablement haute), avaient bu quelques verres à la pinte de commune. En sorte qu'au moment de la séance, la salle étant par trop chauffée, notre syndic ne pouvant plus lutter contre un demi-sommeil n'écoutait que d'une oreille le discours du magistrat supérieur.

— Messieurs, disait ce dernier, j'ai le regret de vous signaler de *grands abus*...

Le syndic sembla alors sortir d'un rêve ; il fut soudain dégrisé et complètement réveillé par ces paroles ; il se leva et dit d'un air indigné :

— Ah oui, Monsieur le Préfet, vous dites : le *Grand a bu* !... mais, pour être juste, je dois vous dire qu'il n'y a pas rien que moi, mes collègues de la municipalité aussi... O. D.

Orthographe simplifiée. — Il y a des réformistes qui veulent la simplification de notre orthographe. D'autres, plus audacieux — les phonétistes, c'est ainsi qu'ils se nomment — désirent qu'il soit permis d'écrire... phonétiquement :

Si les efforts de ces vandales étaient couronnés de succès, on verrait s'étaler dans les journaux des mots bizarres ressemblant à de l'iroquois, du malgache ou à quelque langue sauvage tout en conservant la prétention de rester du français. En voici un exemple par ce que présenterait la traduction phonétique de ce qui peut s'entendre actuellement sur les boulevardards :

— Komensavati ?

— Pamalétoï.

— Oskifécho.

— Cépakroïabastépoxi.

— Jaméjavévusa.

Ce serait l'orthographe phonétique.

Elle est peut-être aussi difficile que l'autre.

Un veinard. — Tu viens, Charlot ? c'est l'heure d'aller à l'école.

— Peux pas y aller aujourd'hui.

— T'es pourtant pas malade, viens.

— Peux pas ! ma maman a une extinction de voix.

— ??...

— On a la visite d'une tante qui est sourde ; faut bien que je reste pour lui crier dans l'oreille, puisque maman n'a pas de voix !

— Veinard ! Ah ! si j'avais une tante sourde !...

MADELON

H ! bien, Madelon, est-ce que tes poussines ont commencé à faire des œufs ? — Hélas, non, père Frédéric, j'ai beau les tenir à la cuisine la nuit pour qu'elles aient moins froid, cela n'avance à rien.

— L'hiver est trop rude, les braves bêtes ont peur de voir leurs œufs se geler ; qui sait, elles te réservent peut-être un œuf d'or pour Noël, ajouta d'un ton badin le père Frédéric, un des doyens du village, tout en conduisant son cheval chez le maréchal-ferrant.

— Ah ! que le Ciel vous entende, je n'en aurais jamais eu tant besoin que maintenant !

En laissant, contre son gré, échapper ces derniers mots qui étaient pour elle autant de gros soupirs, Madelon disait vrai, l'hiver ayant jusque là bien malmené la pauvre fille. Une pneumonie accrochée fin octobre en terrant ses choux dans un coin du jardin, l'avait, elle de tout temps déjà si maigre, en quelques semaines réduite à rien. Grâce aux soins de deux dévouées voisines qui venaient à tour de rôle lui donner un coup de main, Madelon, ses poules et sa chèvre, purent franchir le mauvais pas tant bien que mal. Et maintenant, trois jours avant Noël, par une froidure de loup et 30 cm. de neige, Madelon n'avait plus que quelques sous dans la sacoche où elle cachait le produit de la vente des œufs de ses poules, sa ressource principale l'année durant. Les remèdes toujours si chers et différentes petites dépenses nécessitées par la maladie et l'entretien avaient fini par absorber presque au complet les maigres économies que Madelon réservait pour les mois où ses poules ne pondraient pas. Le bois mort et les pipes ramassées en été dans la forêt tiraient également à leur fin, parce que tant que dura la fièvre et même plus tard encore la chambre de la malade dut être chauffée.

Les deux voisines, miséreuses elles-mêmes, avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour atténuer le dénuement de Madelon, mais maintenant que celle-ci paraissait être de nouveau ingambe, on lui laissait le soin de chercher sa pitance. D'ailleurs, Madelon, ne possédait-elle pas, franche de dettes, sa maisonnette un lopin de terre que lui avait légués son père en mourant ? Ce n'était certes pas beaucoup, mais assez cependant pour faire d'elle sinon la plus riche, du moins la propriétaire la moins endettée du hameau des Champs-Bas, à 15 minutes d'un de nos beaux villages du nord du canton. Seulement, Madelon se serait laissée mourir de faim plutôt que d'aller emprunter de l'argent, chose absolument inconnue à la brave et naïve fille, qui perdit sa mère trop tôt et que son père, honnête et laborieux travailleur, éleva sans grandes phrases dans la plus stricte économie. A la mort de ce père, Madelon se vit contrainte de se défaire d'une de ses deux chèvres, afin de pouvoir payer tous les frais occasionnés par un si grand délogement. Depuis lors, elle avait vécu bien modestement entre ses poules et la chèvre qui lui restait, trouvant encore à l'occasion de quoi faire l'aumône à de plus pauvres qu'elle. Mais, cette fois, en ce 22 décembre, elle était à bout de souffle. La sacoche ne contenait plus que 1 fr. 50 pour tout potage, juste de quoi acheter du pain pour quatre ou cinq jours. Le grain glané au temps de la moisson pour les poules était mangé et le sac de son acheté dans le même but en automne ne contenait plus grand chose. Seule, la chèvre se trouvait à l'abri de la famine, mais ô comble de malheur, son lait diminuait de jour en jour, car l'arrivée d'un cabri s'annonçait. Jamais Madelon n'avait vécu des journées et des nuits aussi angoissantes et il ne lui serait pas venu à l'idée de s'en confier à quelque bonne âme des environs.

Madelon n'était plus jeune et son caractère paisible n'eût pas dû en faire la cible des farceurs du hameau. Cependant, chaque hiver, quand les veillées devenaient longues et que la jeunesse ne savait que faire de son temps, des garçons et même des filles venaient lui jouer

des tours. Le matin de ce 22 décembre, comme si quelque cœur sec s'était plu à narguer sa pauvreté, elle avait trouvé devant sa porte une paire de vieux souliers de dames à tiges très montantes et des bas de soie dont les pieds n'existaient plus qu'à l'état de loques méconnaissables. Contre son habitude, Madelon, piquée au vif, se fâcha sérieusement de tant d'impertinence et vitupéra sans ménagements contre les demoiselles d'aujourd'hui :

— Oui, la Julie des Pierres Blanches avait bien raison de dire l'autre jour que les damelettes ne portaient ces hauts souliers que pour n'avoir pas besoin de raccommode les pieds de leurs bas. Et, ajouta-t-elle, celles qui se parfument ne le font que pour que l'on ne s'aperçoive pas qu'elles empestent des pieds ou d'ail leurs. Je croyais que tout cela était des méchan cetés de la Julie, mais aujourd'hui, je vois que c'est bien ainsi que les choses se passent. Au trefois, on montrait du doigt une jeune fille qui se hasardait d'aller à bicyclette, parce qu'elle laissait un peu voir ses bas et maintenant, c'est à celle qui montrera le plus ses mollets. Et per sonne ne dit mot ! Ah ! non, qu'on ne vienne pas me dire qu'elles n'ont pas toutes le diable au corps, ces pimbêches !

Soulagée d'avoir jeté l'anathème, après la Ju lie des Pierres Blanches, connue pour son ve nin, à ce qu'elle appelait les damelettes, Made lon se tranquillisa et fit disparaître les tristes vestiges de la raillerie anonyme. Elle ruminait encore sur l'insulte gratuite qu'on lui avait lâche ment infligée que déjà une nouvelle farce se tra mait un peu plus loin. Ernest, le fils du relieur, avait entendu le matin l'allusion du père Fré dère à l'œuf d'or et constata avec quel sérieux Madelon acceptait la plaisanterie. Toujours prêt à se gaudir de la naïveté de son prochain, il eut vite monté son coup. Boire en cachette un des œufs que sa mère conservait dans de la sciure, fut l'affaire d'un instant, le remplir ensuite de gypse et le recouvrir d'une couche de dorure ne demanda pas non plus beaucoup de temps. Le soir de Noël, au coucher du soleil, Ernest s'en alla, assisté d'un copain, déposer l'œuf doré dans le nid des poules de Madelon. Cela fait, nos deux compagnons se promènèrent sur la route voisine, attendant de constater ce qu'il adien draient de leur œuf. Ils eurent juste le temps d'al lumer une cigarette avant de voir Madelon, à peine entrée dans son poulailler, en ressortir préci pitamment tenant l'œuf délicatement caché dans son tablier replié. Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la porte de sa maisonnette ; son extrême agitation était si apparente, qu'Ernest et son copain eurent toutes les peines du monde d'é touffer un formidable éclat de rire. La farce avait pleinement réussi ! Environ deux heures plus tard, Madelon, vêtue pour la circonstance de la robe de noce de sa mère défunte, robe qu'elle ne parvint à ajuster que moyennant de gros efforts, après l'avoir rapidement froncée tout autour pour en réduire un peu la trop grande ampleur, Madelon, dis-je, se mettait en route pour le village portant au bras, dans un panier bien fermé, l'œuf d'or soigneusement en veloppé. Ce fut pour la brave fille, une marche triomphale. Oubliées la froidure, la maladie, la faiblesse persistante et la détresse menaçante ! L'œuf d'or qu'allait lui acheter à défaut d'autres œufs Mme de la Renardière, la femme du ban quier, serait la panacée tant recherchée. Arrivée au but de son pèlerinage, à la villa de la Solda nelle — il y a des fleurs qui usurpent elles aussi la particule — Madelon fut reçue par la cuisinière Bertha, qui s'appretait à aller ap pe ler sa maîtresse, lorsque M. de la Renardière lui-même, un grand et gros homme à la figure rubiconde, émergea au haut de l'escalier de la cave avec des bouteilles du Clos du Renard 1921 dans un panier.

— Eh bien, Madelon, qu'est-ce qui vous amène à ces heures ?

En deux mots, il fut mis au courant du mer veilleux événement. Toujours prêt à utiliser à ses fins tout ce qui se présentait, il invita Ma delon à le suivre. M. de la Renardière, un par-

venu de la plus pure eau, donnait ce soir de Noël un grand souper en l'honneur de son cou sin, le Conseiller d'Etat, M. Pousaz, dont la parenté excessivement remuée remontait au moins à cinq ou six générations en arrière. De puis longtemps, M. et Mme Pousaz étaient at tendus à la Soldanelle, mais on a tant de cou sins quand on est au pouvoir que M. de la Re nardière avait dû s'armer de patience. Cela ne fit que rehausser la valeur de la visite. Tout le village savait que ce jour-là un Conseiller d'Etat était l'hôte de M. et de Mme de la Renardière, puisqu'on avait bien recommandé à la cuisinière de ne pas oublier de dire dans les magasins où elle ferait ses emplettes pour le souper de Noël, que rien n'était trop bon pour recevoir Mon sieur le Président du Conseil d'Etat. Disposer d'un pareil atout dans son jeu, ne signifiait pas peu de chose et le propriétaire de la Soldanelle ne voulait pas manquer d'en faire état dans la contrée.

Pour fêter M. et Mme Pousaz, ces éminents cousin et cousine, M. et Mme de la Renardière avaient réuni autour d'une table fort bien gar nie une société choisie. En personnage conscient de son rôle, l'amphytrion s'était donné énormément de peine pour entretenir les convives, mais la conversation n'avait guère été, jusqu'au dessert, moment où les vapeurs du bon vin de viennent agissantes, qu'un duo entre lui, qui parlait beaucoup, même trop, et le cousin Vic tor, l'honorable conseiller d'Etat. Les autres in vités, un peu interloqués par tout l'apparat déployé et la présence d'un des puissants châ telains de Lausanne, ne se hasardaient qu'à ad mirer dévotement les bons mots prodigués. Aussi M. de la Renardière se trouvait-il heu reux d'introduire Madelon sans coup férir et sans plus de réflexion en pleine chambre à man ger pour distraire et amuser quelque peu la société. La timide Madelon, toujours sous le coup de son abracadabrante et énivrante trou vaille, faisait preuve d'un sang-froid qu'on ne lui connaissait guère. Dans sa robe trop ample et trop longue, avec un bonnet râpé sur la tête et un mouchoir bigarré noué autour du cou, elle avait l'air d'un mannequin mal habillé. On lui demanda en riant un peu trop fort — le souper touchait au dessert et des vapeurs intérieures se faisaient sentir — si elle gardait un coq, s'il pondait lui-aussi, de quelle race tenaient ses poules, ce qu'elle leur donnait à manger et pour finir comment elle expliquait l'apparition inopinée d'un œuf d'or dans son poulailler. Made lon fournit tout naïvement les explications dé sirées en ajoutant que le fait que l'œuf d'or était venu précisément un jour de Noël dénotait évidemment qu'il s'agissait là d'un miracle du Ciel. Après avoir tiré de l'incident tout ce que celui-ci pouvait offrir d'intéressant à ses con vives, M. de la Renardière congédia Madelon en priant Mme de la Renardière de lui faire don ner à souper à la cuisine. Mais Madelon, en voyant qu'après avoir eu l'air de se rire d'elle, on lui rendait son œuf comme si on n'en voulait pas, sentit tout crouler sous elle et fut prise d'une douleur indicible. Heureusement, le dos sier d'une chaise se trouvait à portée de sa main, elle s'y appuya pour tâcher de reprendre ses sens. M. Pousaz, qui passait avec raison dans le pays pour un homme intelligent par le cœur et l'esprit, s'en aperçut de suite et jugeant la situation critique au plus haut chef ne put s'empêcher d'intervenir. Plongeant la main dans sa poche, il se leva et tendit à Madelon un bil let de 20 francs en lui disant d'un ton paternel :

— Ma fille, votre attente ne sera pas trompée. Voilà quelque chose pour votre œuf mira culeux. Toutefois, souvenez-vous qu'un miracle ne se répète guère.

La leçon arrivait à point. M. de la Renardière passablement confus de cette solution inattendue et de l'impair qu'il venait de commettre en pré sence de ses hôtes, ne pouvait faire moins que son invité, le cousin Victor, le président du Con seil d'Etat. C'est pourquoi, à son tour, il tira son porte-monnaie et ne trouvant qu'un billet de 50 francs et de la petite monnaie, il se vit

contraint de s'exécuter bon gré mal gré, car s'esquiver pour aller chercher un billet de 20 francs n'était guère praticable. Il fallait à tout prix effacer aussi promptement que possible l'impression pénible qu'il venait de laisser se créer et pour cela il ne lui restait plus qu'à jouer grand jeu en simulant l'homme généreux. Avec ostentation, il mit les 50 francs dans le panier de Madelon en lui disant avec un demi-sourire :

— Voilà pour ma part, ma bonne Madelon.

Après s'être copieusement restaurée à la cui sine de Mme de la Renardière, Madelon, heu reuse comme elle ne l'avait encore jamais été, reprit le chemin de sa chaumière. La main dans la poche — car la robe de noce de sa mère n'avait rien de moderne — elle serrait bien fort ces deux billets qui représentaient l'abondance et la sortaient d'embarras. Encore tout étourdi de tant de bonheur, elle se mit à fredonner, en marchant sur la neige qui grinçait, un vieux chant de jeunesse presque oublié :

Voici Noël, ô douce nuit...

Jean Doron.

THEATRE LUMEN. — Cette semaine, la direc tion du Théâtre Lumen offre la toute dernière créa tion de la charmante et exquise vedette américaine, Mary Pickford : « La petite Annie », grand film hu moristique en 6 parties qui, de l'avis unanime de la presse américaine et française est à ce jour la meil leure création de Mary Pickford. « La petite Annie », c'est très simple, une page de vie modeste à l'om bre des gratte-ciel de New-York. Annie est la fille d'un policeman veuf. Elle est une charmante en fant qui adore son papa. Elle adore aussi, mais sévèrement comme il se doit, son grand frère qui de mauvaises fréquentations essaient parfois d'en traîner hors du devoir. — En outre, un très inté ressant documentaire : « Voyage en Syrie », qui ini tiera les spectateurs en un coin de pays où actuel lement se déroulent des événements des plus dra matiques, et enfin le « Ciné-Journal Suisse ».

ROYAL BIOGRAPH. — C'est donc le Royal Bio graph qui présentera au public la dernière et mer veilleuse création de Mme Germaine Dulac : « La Folie des Vaillants », grand drame cinématographique en cinq parties, dont la presse lausannoise fut unanime à vanter les qualités lors de sa représentation privée. En effet, jusqu'à ce jour, nul metteur en scène a réussi à procurer des sensations aussi di verses et caractéristiques avec des moyens tout-à fait simples. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 20 octobre, deux ma tinées dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recom mandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

**Fabrique suisse
de Vis et Boulons**
à YVERDON

Nikelage de toutes pièces détachées de vélos, harnache ments, instruments de musique, de chirurgie, etc., etc
Réargentage de services usagés de table. Zingage à chaud

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne